

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ ■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ::

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collreoc PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ ■ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944

Pierre RANNOU,

de Locmaria-Berrien

La période de l'avant-Libération est celle de ma jeunesse, de mes vingt ans. J'étais élève de l'École Normale de Quimper.

**Décor et acteurs du drame de Pâques 1944.
Au Nord, dans la Montagne d'Arrée,
des Résistants. Au Sud, dans le bassin,
des parachutistes allemands...**

Lorsque je revenais chez mes parents, au village de Kerliou-Vraz en Locmaria-Berrien, mes camarades de prime jeunesse me parlaient du passage de Résistants armés, basés à Trédudon en Berrien, à Brennilis et La Feuillée...

Alors que la "montagne" semblait inviolée par l'Occupant, en revanche Locors a été surveillée par des groupes de soldats allemands, commandés par un capitaine de parachutistes, installés à Plouyé et à l'école de notre bourg...

Trois pôles : les villages de Kerliou-Vraz, regroupant des agriculteurs, de la Mine, village ouvrier, vieil héritage des mines de plomb demeure des argentifère des 18€ et 19€ M. COCHENNEC, cultivateur, mais aussi du Maire pétainiste Labigou, qui avait l'habitude de participer aux réquisitions imposées par l'Occupant.

Le point de départ du drame : un attentat contre un Allemand...

Ce dimanche de Pâques 1944, trois résistants rencontrent près de la ferme de la Haye, un vaguemestre allemand qui, venant de la gare de Locmaria, se dirige vers Plouyé...

Ils l'abattent, le dépouillent de son arme, examinent le courrier, prélèvent ce qui à leurs yeux présente de l'intérêt, traînent le corps jusqu'au bois, et l'abandonnent à une dizaine de mètres seulement de la limite du couvert forestier : le cadavre n'est donc pas invisible de la route. Deux personnes l'ayant aperçu, viennent nous en prévenir. Ce qui ne laisse pas de nous inquiéter.

De fait, surpris de l'absence d'un des leurs, les Allemands se mettent à sa recherche. La nuit n'interrompt pas leur fouille systématique des bois... Le lundi matin, ils découvrent du courrier éparpillé au bord de la route...

Que faire ?

Nous avons la conviction que des représailles sont inévitables.

Deux solutions s'offrent à nous... Fuir, mais ce serait interprété par les Allemands comme une preuve de culpabilité, ou rester sur place... Nous retournons ce dilemme sous toutes ses facettes, mais ne parvenons pas à adopter une position commune. Aussi, certains, espérant franchir l'Aulne, fuient-ils vers Pont-Miquel, sur la rivière d'Argent ; d'autres essayent de tirer au large vers Camblan.

Trop tard !!!

Mais les Allemands ont bientôt fait encercler la région, intercepté les fuyards, et vers quatorze heures, cerné notre village... Après avoir fouillé tous les bâtiments, étables, maisons, crèches, ils rassemblent jeunes et vieux au milieu du hameau, y compris Albert KERLOEDEN, pourtant malade et alité.

Nous avons dû courir, sous la menace des mitraillettes, jusqu'à la Mine. Les habitants de la "cité ouvrière" était déjà regroupés dans une pâture, en deux alignements distincts : les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre, tous à genoux...

Interrogatoires à coups de crosse.

A notre tour de nous aligner sur deux rangs, face à une mitrailleuse, dont les servants n'attendent que l'ordre de tirer ...

Les soldats nous battent à coups de crosse, visant surtout la tête, le sang coule... Au bout d'une heure environ, arrive un Allemand en civil : c'est SCHAAD, chef de la Gestapo pour la région de Brest, venu de Landerneau pour mener les interrogatoires...

D'une certaine manière, l'irruption de ce personnage est pour nous une bonne chose, car il s'exprime assez bien en français et est assisté d'un interprète alsacien. Mais si nous pouvons nous faire comprendre, nous n'éviterons pas pour autant, au cours des trois interrogatoires serrés que nous subissons, les coups, d'autant que l'un d'entre nous a lâché que mes parents ont hébergé et nourri deux résistants de passage; mon frère et moi sommes particulièrement visés ; au terme de cette distribution d'horions, ma mâchoire s'est littéralement décrochée. Quant à mon frère, le crâne fendu, la guérison de ses plaies s'est étalée sur de longs mois...

Un pantalon rouge.

Parmi nous, un réfugié de Brest, M. ADAM, arbore un superbe pantalon rouge ; le prenant, à tort ou à raison, pour un communiste, les Allemands, en fureur, le rouent de coups.

Une attente interminable, angoissante...

Les heures s'écoulent, nous sommes debout, les mains sur la tête, attendant qu'on statue sur notre sort... Les Allemands décident de faire venir des explosifs et des produits incendiaires afin de brûler le village...C'est M. COCHENNEC qui, avec charrette et cheval, est chargé de cette tâche.

A son retour, une discussion assez sèche oppose les Allemands, apparemment en désaccord. L'interprète alsacien s'est peu à peu convaincu que le coupable de l'assassinat du vaguemestre n'est pas parmi nous. Mais le capitaine de parachutistes semble partisan de notre exécution immédiate et envisage de jeter les corps dans le puits de la mine. Finalement, ils s'en remettent à l'arbitrage d'un supérieur, logé

chez le docteur CLASSE au Huelgoat, et qu'il leur faut donc aller consulter... Il est près de dix-neuf heures et je me souviens avoir observé le coucher de soleil au-dessus du domaine de la Haye. C'était un spectacle magnifique et j'ai pensé ne jamais en revoir de pareil... Le dernier coucher de soleil auquel il m'est donné d'assister, cette idée s'impose à moi comme une certitude.

Miracle...

Revenus vers dix-neuf heures trente, les Allemands nous considèrent désormais comme des otages. Nous l'avons échappé belle. A qui le devons-nous ? Nous avons pu rentrer chez nous, nettoyer nos blessures. Mais nos noms sont inscrits sur une liste affichée à la mairie de Locmaria-Berrien.

Il est stipulé qu'au premier accrochage entre maquisards et troupes d'occupation, nous serons immédiatement exécutés. Chaque otage a dû fixer un carton sur la porte de sa maison, afin que les Allemands puissent s'assurer de sa présence continue. Peu à peu, les Allemands relâchent leur surveillance et j'ai pu rejoindre le lycée de Quimper...

Maquisard à Poullaouën...

A mon retour, j'ai attendu l'ordre de rejoindre un maquis... Les quinze jeunes gens de mon village, dont je fais partie, se sont bientôt installés dans le bois de Lémézec, proche du village de Parcellou en Poullaouën. C'est un site malaisément accessible, sis sur une hauteur, et desservi par un seul chemin creux, d'ailleurs très encaissé.

Parachutage d'armes à Plounévezel.

Nous avons eu connaissance d'un parachutage imminent sur le champ de courses du Frostel en Plounévezel. Nous disposons des brassées de paille aux quatre coins et au centre du champ. Il fait un magnifique clair de lune. Nous allumons les feux, qui doivent s'apercevoir de Carhaix. Et nous redoutons d'être repérés par les Allemands. Mais, par chance, nous ne sommes pas inquiétés. En revanche, novices comme nous le sommes, nous recevons les containers sur le crâne... Nous réquisitionnons des charrettes

pour transporter les armes à notre repaire...

Ayant quelques notions d'anglais, c'est à moi que revient la tâche de traduire les indications fournies avec les armes. Mais nous ne parvenons pas à percer le mystère de l'utilisation des grenades à plastic...

La vie dans ce bois est assez pénible, en dépit de l'aide matérielle de quelques familles paysannes des environs, particulièrement de Monsieur et Madame BLAISE, de Resthouarn, qui, pourtant, ne sont pas particulièrement acquis à la Résistance.

Autre problème : les chaussures. Comme nous marchons beaucoup, les semelles de bois s'usent vite... J'ai pris alors le parti d'aller pieds-nus. On s'y habitue vite, surtout par beau temps...

Accrochage et débandade...

Un jour, un groupe de maquisards de Scignac s'installe à Kerguinen... Signalé aux Allemands, il est bientôt attaqué.

Les deux jeunes gens en position au bord de la route, à l'entrée du village, ne se replient pas... Ils abattent de nombreux Allemands au fusil-mitrailleur... Les rescapés, voyant qu'ils ont affaire à des adversaires décidés, reculent...

Notre groupe, redoutant une prise à revers par Pen-ar-Hef-Dû, se met en position de défense sur l'Aulne, à Pont-ar-Gorret...

Mais lorsqu'il s'est agi de porter aux défenseurs avancés des pommes de terre que nous avons fait cuire, nous nous apercevons que les positions sont abandonnées. Pire, les armes sont parfois laissées sur place.

Explications : la peur, l'inexpérience : nous ne sommes, il est vrai, que des soldats d'occasion, la faim et la soif...

Tro Poullaouën (le "tour" de Poullaouën):

Nous nous sommes réfugiés au Ty-Meur, pour une journée seulement...

En effet, à la vue de gendarmes français venus nous prévenir de

déguerpir par prudence, deux d'entre nous, chargés de surveiller la route, crient: "sauve qui peut ! Les gendarmes" ! Nous voilà donc à Pen-Feunteun, entre la grande route et la gare, puis dans le bois du Liorzou où nous nous arrêtons pour quelques jours.

Imprudence.

Nous avons voulu récupérer nos grenades, cachées dans le bois du Ty-Meur. Un petit groupe, dont fait partie Roger PÉRON, en est chargé. Au retour, au lieu de passer subrepticement par Pen-Feunteun, quelques uns, voulant faire les braves, passent par le bourg. De là, le drame que raconte Roger PERON...

Nouveau Parachutage (fin juillet 1944) : de l'imprudence d'utiliser un cheval « entier ».

Je suis chargé de préparer un parachutage à Lescom, un très mauvais endroit en vérité - terrain découvert, sol mou. Parmi les juments réquisitionnées pour assurer le transport des armes, un cheval « entier ». Quels hennissements... Ce vacarme s'entend à un kilomètre... Autre désagrément, les containers s'enfoncent dans le sol... Aussi fait-il jour quand le chargement est achevé. Par la Mine, nous gagnons, à découvert, le bois du Liorzou; les habitants de Poullaouen perçoivent très bien le bruit infernal des roues de charrette cerclées de fer... Mais le convoi atteint sa destination sans être inquiété... Il y a de quoi équiper un bataillon entier.

Ils arrivent !!!

En position d'attente dans le bois du Liorzou, nous sommes renforcés par des Résistants carhaisiens et des rescapés du maquis de Bir-Hakeim (Trédudon), qui vient d'essuyer un assaut allemand.

Alors que nous allons nous ravitailler en pain au Guilly, nous tombons sur un parachutiste allemand. Abattu, il est enterré au Liorzou...

Du côté de Leimburel se fait entendre un bruit de moteur : ce sont des jeeps... Nous nous efforçons de faire comprendre à ces soldats américains que, les Allemands tenant le bourg et ayant installé des mitrailleuses à la Croix-Neuve, il serait préférable qu'un char précède résistants et G.I.'S... Mais le lieutenant américain, qui se fait fort d'obtenir des

Allemands leur reddition, se rend au bourg en jeep, et est "descendu" à son arrivée... Un char entre alors en action dans le bourg : il mitraille les Allemands, en écrase quelques-uns, et, sur sa lancée, traverse un hangar, puis un champ de betteraves, le toit du hangar en équilibre sur la tourelle...

Les Américains nous demandent de les accompagner, pour les "protéger" !! Pour les guider serait plus exact, car notre valeur combative est des plus médiocres...

En presqu'île de Crozon...

Là encore, nous devons "protéger" les chars américains. Mais certains d'entre nous, pris de peur, traînent les pieds ou même retournent chez eux, à cheval.

Se produisent de terribles méprises : l'un d'entre nous est tué par les Américains : il est vrai qu'il portait des bottes allemandes. D'autres poussaient l'inconscience jusqu'à revêtir des uniformes allemands...

Vers l'île Longue, nous traversons imprudemment un champ de mines : pas une explosion !!! Je me demande encore comment j'ai pu en réchapper...

Leçons d'une expérience...

D'abord, les Allemands ont surestimé notre valeur militaire de Résistants. Nous n'étions pas suffisamment organisés, encadrés, mais surtout nous manquions de la plus élémentaire prudence... Certains d'entre nous dormaient, des grenades anglaises attachées à la ceinture... Péchés de jeunesse, inconscience, comme on voudra... J'ai eu beaucoup de chance de m'en tirer sans trop de mal...

Ensuite, j'éprouve encore aujourd'hui, à l'égard des Allemands, un sentiment mitigé... J'étais germanophobe, comme mon père, ancien combattant de la Grande Guerre... J'ai longtemps conservé une haine extrême envers ce peuple allemand... Lorsque je suis entré en Allemagne en 1945, c'était avec l'intention de me venger. C'est Roger PÉRON qui m'a empêché de tuer nos premiers prisonniers de guerre.

Cependant, un soldat allemand a racheté, à mes yeux, le comportement inadmissible de bien de ses compatriotes... Nous avons installé au

bourg de Locmaria-Berrien une table de ping-pong. Ce soldat jouait, sans méfiance aucune, après avoir retiré son ceinturon, et donc son arme. Il nous devint presque familier... Un jour, alors qu'un détachement allemand nous menaçait et se livrait au pillage dans le village, ce soldat est intervenu en notre faveur au péril de sa propre vie... Aussi nous arriva-t-il de l'accompagner de Kerliou-Vraz au bourg afin de le protéger en cas de rencontre avec des maquisards.

J'ai évité de raconter toute cette expérience à mes petits- enfants.

Enfin, si c'était à refaire, je ne referais pas le même parcours, tout au moins de cette façon-là...



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.